

Elle retourna vers Gulda, se demandant s'il fallait tout lui dire. Gulda s'aperçut qu'elle hésitait.

— Ne me cachez rien, dit-elle, je vous en prie...

Gertrude lui répéta les paroles de Péters. Gulda pâlit; elle ne prononça que ces mots: Mon pauvre frère! et elle tomba comme foudroyée. Une fièvre cérébrale se déclara, et pendant plusieurs semaines la malheureuse Gulda demeura entre la vie et la mort.

## IV

## L'EXILÉE

Lorsqu'enfin elle entra en convalescence, touchée par les soins affectueux de Gertrude, Gulda lui raconta sa triste histoire. Son père et son mari, luthériens comme elle, avaient pris part à une révolte à main armée des artisans de Bruxelles. Tous deux furent pris dans un combat, condamnés à mort, exécutés. Leurs biens furent confisqués, et Gulda, naguère l'une des plus riches dentellières de la ville, se vit réduite à ses propres ressources. Elle voulut venger la mort de son mari et prit part à une nouvelle conspiration contre le gouvernement espagnol. Le complot fut découvert, Gulda condamnée à une forte amende et bannie. Ses enfants étaient morts au berceau. Elle n'avait plus d'autres parents qu'un frère établi en Saxe.—Elle fut conduite à la frontière et s'achemina vers la Saxe en compagnie de quelques luthériens bannis comme elle, et qui espéraient trouver un asile dans les États de l'électeur de

Saxe, Jean-Frédéric, qui s'était fait protestant. A Coudenberg, en effet, ils trouvèrent des amis et du travail, et laissèrent Gulda continuer seule son voyage. Il ne lui restait que six lieues à faire pour atteindre Sonneberg. Le temps était beau: Gulda se mit en chemin. Rien ne faisait présager une tempête. Elle éclata cependant, et Gulda ne se souvenait que d'avoir été très effrayée par les éclats de la foudre.

— Il est bien heureux pour vous, lui dit Gertrude, que nos petites aient voulu aller chercher le plat d'or. Si la nuit vous eût surpris, vous seriez morte transie sur la route, ma pauvre Gulda,

— J'en serais plus heureuse, dit Gulda.

— Vous êtes donc bien assurée de votre pari de paradis? Ah! je n'en dirais pas autant moi, et je prie matin et soir le bon Dieu de me donner le temps de faire pénitence et de me confesser avant de mourir.

— Vous et moi, Gertrude, c'est bien différent. Vous êtes entourée d'amis: rien ne vous manque chez vos maîtres, et moi, recueillie ici par charité, je m'en irai bientôt errer par le monde, sans savoir où reposer ma tête...

— Non, Gulda, vous resterez avec nous. Je me fais vieille: les enfants me fatiguent. Je demanderai à madame de vous donner à moi comme aide. Vous apprendrez l'allemand, vous enseignerez à mes jeunes maîtresses à filer aussi bien que vous. Allons, courage, prenez mon bras. Je vais vous conduire au jardin. Laissez le passé à la miséricorde du bon